

Carole Florentin
Le vert encore

D'EXIL ET D'AILLEURS

Terre !

... Et vous vaisseaux êtes ici, de coques rousses, avez échoué dans les vallées de bronze.

Îles d'herbages et de vergers s'en sont allées à la dérive toutes racines dénouées.

Ère !

... Et vous, vaisseaux, êtes ici, de voiles et d'ombres, avez sombré dans les remous de terre et de pierres d'eau, arche, d'aucune alliance.

Nulle rame, nulle saison, nulle rive.

ÉLÉVATION

Il fera beau. On entendra le bronze mûrir dans la terre. Tout aura goût de peau, jusqu'en haut. Un frisson écartera les roches. L'herbe bondira jusqu'à l'aine.

Aujourd'hui, il est temps. La lumière tombe lentement dans ce qu'elle déboise, creuse, évase. Des orages de cuivre y fondent, les rafales s'y éteignent.

Le jaune des rafales.

Merveilles ! Bêtes jaunes ! Respirez ! Couchez-vous dans la fraîcheur des pierres. Le soleil lève du sol les pans d'une digue encore mouvante. L'horizon sera vu à travers.

Soupirs.

L'aire de sel tournoie et s'incline. Le champ étincelant de limaille et le buisson de rouille passent sous vos langues. La foudre vous traverse avec une cruauté qui fait secrètement venir des larmes. Le vent vous ensevelit mais vous n'en savez rien.

Vos baisers sont feutrés, même impensés.

Merveilles ! Si vous passez loin de l'arbre d'en face, la douceur de vos pelages, le duvet, les plumes, et la légèreté démasquée de vos foulées en touchent l'écorce et ma peau : mesurées à ce poids de neige qui manque sur les branches, mon bras.

La glaise est l'éclair de vos prés.

Il me reste, après l'élosion de tous les silences, l'ellipse de toutes les heures, à aimer vos panses et vos guêpes, échardes de chaleur, à prolonger la douce transhumance de vos langues dans ma bouche.

Qui, désormais, préférera ce mensonge travaillé par la béatitude, la gravure du vent dans les nuages de plomb, au-dessous de nous ?

EURYDICE

A travers la nuit le vent fraye
Une voie qui va s'éclaircir
D'elle mesurer la largeur
Qui sépare celui-ci de celle-là
Puis mesurer encore d'ici jusqu'à
L'endroit au-dessus
Du grément des toits
La clairière où celle-ci est.
La lumière s'assagit
Dans le creux où elle est
Couchée dans l'anfractuosité
D'un rocher suspendu au-dessus,
Sombre

Ne plus rien dire après n'avoir rien dit

Pourtant à travers le vent
de la nuit, il sent qu'elle est
Là. Il l'entend et lui dit
Des paroles qui vont
S'évanouir. L'herbe
Efface tout de sa couleur
Tendre d'herbe, l'herbe drue
A l'inverse de la chute

Et pourtant en l'herbe
Une volonté encore plus tendre

Nous ignorons quand le vent
Passe ce qui passe
Mais nous entendons un bruit de feu
Le volume du feu et ses grandes poses
Avancées jusqu'au ciel. Brandes, torches,
Retournées et ultimes.

Pourtant le jour cherchait à revenir
Revient se mettre en face de fuseau
En fuseau il déploie
Ses lignes d'arbres, ses courbes d'oiseaux
Une herbe définie jusqu'à
L'autre rive

La nuit, demeurée derrière, embrasée, douloureuse

ORIENTATION

Le soir, le ciel n'est pas le même aux deux fenêtres. Dans l'une, il est proche de la nuit. Dans l'autre, un feu s'y étouffe encore. Mais les oiseaux volent de l'un à l'autre, éclipsés par ce qui les sépare. Comment, alors, saisir l'oscillation des oiseaux, affolés ou ravis, recherchant le pôle obscur ou lumineux de ce qui s'éteint ?

Oiseaux liges de ma vie, toute ma vigilance entre vos ailes.
La solitude n'est que le souvenir de ce qui fut rompu.

MA PENSÉE

Passant les mains à travers ton absence
Je n'y vois plus mais je sens l'arrondi de tes doigts
Mais je retiens mon souffle mais je ne te vois pas

Mais tu es là, ma mémoire rejointe,
J'entends s'élargir l'orbe d'une seconde verdoyante, j'entends le bruissement d'un filet d'eau, la résurgence du vent dans la chaleur éclore, la déflagration d'une pierre, de quelques plantes, j'entends du feu qui se lève, le rouge et le vert, et dans le rouge et dans le vert, encore du feu, encore de l'herbe,

Ma mémoire gravide appelle encore ta voix
Mais elle s'en va, empreinte de ta peau
Et la pensée de tes mains traversières
Porteuses de signes

*
* *

Mon amour est un nombre impair élevé à la puissance d'un incendie immobile sur une eau profonde à mouvoir.
Entier et sans rives, il se donne même au jour qui ne commence pas car il est insécable et ne change qu'en l'attente de l'Amour qui le diviserait.

*
* *

Le Temps est un volume dans lequel l'écho s'est converti en loi. La voix, par nature, y déroge. En parvenant, elle se démet de ces prémices de charpente, de cette dureté d'écorce et, muant, elle a bientôt le tremblement d'un songe au pied du lit. C'est ainsi que l'accueillent ceux qui ne sont plus dans le bois mais dans la résonance du bois, lointains et bienveillants comme un cortège respirant d'oiseaux au chant d'amiante.

JARDIN DU LUXEMBOURG

Près de la fontaine, une femme retenait ses cheveux dans le vent. Au-dessus de sa tête, ses mains cherchaient à saisir ce qui s'éclaircissait en se dénouant. ô ses cheveux détressés par le vent pour d'autres tresses tourmentées d'étincelles, mèches volubiles traversées d'air épais, contre le vent tuteur elle grandira, près de l'eau claire, et non loin de l'aile des arbres d'où s'échappent parfois des chevaux urgents.

EMBRASURE

Qui semble immobile dans la chaleur
Torrentielle

En ce point où se recompose la mer
Abreuvé comme le serait une île
Qui ne cesse de grandir sans poids
Et sans transparence Qui vient
Comme une proue s'élargissant
Dans l'horizon une évidence de bois

Et dans le bois ne vois-tu pas les armoiries
Du vieil incendie ?

Qui nous appelle et s'achemine en même temps
Vers nous, ô tournois
Qui est-ce,
Roué, inabordable et vert comme le cœur ?

*
* *

Avant que tu ne me rendes les caresses que je te faisais, avec cette rapidité d'oiseau que j'aimais tant, comme si tu m'attendais, cachant je ne sais comment une impatience qui ne se révélait qu'au moment précis où je te touchais, si bien que j'avais l'impression de renouveler des caresses bien plus anciennes, alors que je te connaissais à peine, je me souviens que c'était une telle fraîcheur, un tel bain de verdure de te prendre par les épaules et de déposer au creux de ton dos un baiser un peu brutal, au moment où tu t'y attendais le moins, où tu avais oublié que tu m'attendais.

SIESTE

Les cigales cisailent toutes les amarres.
La chambre fraîche quitte le quai de l'été.
Il y a encore une réserve d'ombre dans l'armoire.
Au bord du lit, où nous nous sommes enfoncés,
oscillants et nus, un peu de lumière palpite.
Nous nous endormirons en tournant l'un dans
l'autre, comme une porte de chêne qui s'ouvre.

UNE MAISON

Les pierres d'une maison se serrent dans mon cœur
L'intérieur en est vide et les murs lumineux
On s'y appuie un peu et l'on reste debout
Quelques dalles creusées ont encore de l'eau
La fenêtre du Sud ouverte est silencieuse
Le seuil disparaît sous l'herbe
Et le toit sous les branches étagées
D'un cèdre bleu

PERSONNE

Il pleut dans la maison. La fenêtre est ouverte. Derrière le portail vert passe
quelqu'un qui lui ressemble. C'est la saison de l'abandon. Il pleut sans bruit.
La fenêtre est ouverte. Il n'y a personne dans la maison.